

DU ROMAN AU RÉCIT DE VIE

Antonin Bondat, c'était aussi Jean Séverin, et il n'y a pas lieu ici de parler au passé puisque ses livres existent, difficiles à trouver hélas ! Mais ils lui assurent une pérennité, à défaut d'une véritable célébrité. Après une relecture de son œuvre, je suis plus que jamais convaincu qu'ils mériteraient d'être réédités.

Quand parut, en 1955, *La jalousie de Dieu* chez Robert Laffont, ce roman provoqua la surprise. D'abord, rares étaient les amis qui avaient confiance de son travail d'écriture, poursuivi secrètement, souvent de nuit. Et surtout, de cet homme à la foi si ardente, aux convictions si fortes, nul n'attendait un ouvrage si noir, si convulsif et sulfureux, si désespéré.

Un jeune prêtre, Pierre, est engagé pendant la dernière guerre dans un collège de province. Naïf et généreux, ignorant tout de la vie et en particulier de "*la chair (...) l'ennemie, la bête aux yeux fous*", il se console de ses graves échecs d'éducateur en couvant d'une affection un peu ambiguë l'un de ses élèves, Luc, qui désire être prêtre. Mais, lui dira le supérieur du collège, "*la foi, comme l'amour, a ses risques*". Luc a une sœur aînée, Jeanne, déjà meurtrie par l'amour et par une réputation détestable. Le prêtre la voit d'abord comme une rivale pernicieuse, puis découvre sa détresse et son aridité intérieure et désire passionnément lui apporter cette paix qu'elle cherche auprès de lui de façon si trouble. Elle a pour amant la plus forte tête du collège, Xavier, que l'Abbé a dû faire exclure et qui s'est engagé dans la Résistance. Cet écheveau embrouillé de don de soi et de désir plus ou moins masqué sera tranché impitoyablement par un "*Dieu jaloux*" qui ne tolère pas les compromissions. Le jeune prêtre, vaguement janséniste, "*sait à l'avance que Dieu l'abandonne à son destin*".

Ce premier roman n'est pas sans défaut. Les influences y sont trop sensibles : Bernanos pour le sujet et les deux personnages de prêtres bien contrastés, Malraux pour les scènes épiques de guerre et de résistance, Mauriac pour le style un peu trop lisse et regorgeant d'images pathétiques. La malchance a fait que le roman assez proche et beaucoup plus scandaleux et médiatisé de Béatrice Beck, *Léon Morin prêtre*, est paru presque en même temps et l'a, assez injustement, éclipsé. Mais ce livre enténébré, ce labyrinthe aux chemins de perdition subtilement tracés, continue à nous inquiéter et à nous bouleverser.

Trois ans plus tard, en 1958 paraît *L'Enfant et la nuit*, un superbe récit situé comme le précédent dans "*ces régions ténébreuses, à la jointure de l'âme et de la chair*" que "*la raison ne commande pas*". Le récit est, cette fois, à la première personne, mené par le directeur d'un petit cours privé d'Avignon. Il s'appelle Pierre, comme le prêtre désespéré, mais, plus curieusement, sa femme s'appelle Suzanne et ses deux enfants, Paule et François, comme s'il s'agissait d'une autobiographie (en fait, ses enfants et lui-même étaient beaucoup plus jeunes lors de la rédaction du livre).

Pierre s'intéresse immédiatement à un nouvel élève, Philippe, "*un enfant au visage martelé par la nuit, au regard plus brillant que celui d'une bête aux abois*". Mais cet enfant troublant et malheureux (parce que malheureux ?) a aussi une mère, une mère adorée et haïe à la fois, une mère à la fois possessive et monstrueusement égoïste. Entre la mère et le directeur se développe immédiatement une antipathie qui déguise mal la jalousie. L'enfant, lui, refuse la sollicitude du directeur, ce qui ne fait qu'exaspérer l'intérêt démesuré qu'il lui porte : "*J'aime d'un amour éperdu tout ce qui semble me fuir*". "*Philippe m'est planté dans le cœur comme un dard*".

L'intrigue ne peut que déboucher sur une fin tragique, la mort de Philippe, dont le narrateur ne peut lui-même préciser s'il s'agit d'un meurtre, d'un suicide ou d'un simple accident.

Ces deux premiers romans forment un diptyque évident : l'ambiguïté de l'amour, celui de ces deux Pierre pour Luc et pour Philippe, celui de Jeanne la Réprouvée pour le prêtre, - la jalousie plus ou moins consciente envers la grande sœur maternante ou la mère - les risques de la vocation éducative comme fragile sublimation - le conflit violent et truqué de la chair et de l'esprit.

Mais la supériorité du second n'est pas douteuse : le pathétique en est plus sobre et mieux maîtrisé ; de superbes pages sur la nature provençale, les figures pittoresques de l'aumônier et de certains professeurs introduisent quelques bouffées d'air frais dans l'atmosphère lourde et viciée du récit. C'est, à mon avis, le meilleur livre de fiction de Jean Séverin.

Car le ton va changer du tout au tout - et sans doute le fallait-il - avec le suivant, *L'Étoile des Baux* (1966).

Sans doute, on se retrouve en Provence, mais pour une sorte de conte merveilleux. On passe d'une épaisse et sombre peinture à l'huile aux clartés légères de l'aquarelle, de la noirceur à l'optimisme, du moins en apparence.

Le narrateur, Pascal, se revoit à dix ans chez une tante excentrique, parmi une foule d'animaux inattendus sous ces climats, aux abords du village des Baux. Amoureux comme on peut l'être à cet âge de sa cousine Douce, le petit Pascal se laisse entraîner par elle dans une sorte de monde parallèle, à la fois médiéval et futuriste, qu'elle lui fait découvrir dans les entrailles du rocher des Baux. Elle y disparaîtra (image "adoucie" de la mort ?) tandis que Pascal se raccrochera de justesse à la vie : "Mon Dieu, que la vie était belle !" conclura-t-il.

Ce troisième roman, si différent des deux premiers, est très curieux, mais peut-être moins réussi. Jean Séverin tente de mêler à l'atmosphère bon enfant des contes provençaux de Daudet et de Pagnol, au charme des poèmes de Mistral, à l'*heroic fantasy* anglo-saxonne, une plus haute ambition poétique, avec ces "descentes aux enfers" répétées qui rappellent l'Aurélia de Nerval, cette cité industrielle cachée au centre de la terre et cette quête des ancêtres qui débouche paradoxalement sur la science-fiction. Pouvait-on marier des genres et des tons si différents ? Je n'en suis pas sûr et les réveils des deux enfants exaltés par leurs rêves, leurs retours aux trivialités de l'existence, sont plutôt décevants aussi pour le lecteur. Mais on ne peut qu'être ébloui par la richesse de l'imagination dans les pages visionnaires et la truculence du style, au comique un peu appuyé parfois, mais riche en trouvailles savoureuses : "les petites vieilles au visage de cédrat confit" ou les éléphants dont "les oreilles en feuilles de laitue" jouent les chasse-mouches.

Mais, une fois encore, Jean Séverin allait effacer les quelques maladroites du récit précédent par un autre, *Les Enfants éblouis* (1968), qui est à la fois proche et très différent, et beaucoup plus réussi.

La Provence a cédé la place au Morvan natal, un village dont le nom même ne tarde pas à apparaître, Montreuillon. Le narrateur s'appelle Antonin, le vrai prénom de l'auteur ; il a dix ans, comme celui du roman précédent, mais l'histoire se situe en 1915 (Antonin n'avait alors que quatre ans) et si le récit est riche de portraits savoureux et

attachants de paysans morvandiaux et rend à merveille l'atmosphère de foi profonde, de sorcellerie et de culte des morts qui semble caractéristique de cette région, il se déroule, presque autant que le précédent, dans le fantastique.

L'antique village est bouleversé par la subite apparition, squattant les ruines du Château du Pendu, d'un vieux marquis revenu de vagues aventures africaines, flanqué d'une concubine noire, d'un serviteur noir du type bon géant et d'une exquise fillette métissée de quinze ans. Antonin connaît ses premières émotions amoureuses auprès de l'étrange et fascinante Ariane, qui pourrait bien être la "revenante" de cette Ariane de Saint-Gilles dont la plaque tombale précise qu'elle est morte à quinze ans... en 1815, donc un siècle plus tôt. Ces éléments irrationnels sont beaucoup plus subtilement insinués dans la trame du récit, qui, par ailleurs, campe des figures populaires inoubliables, comme la sainte grand-mère d'Antonin ou le père Jousse, bon sorcier guérisseur et fossoyeur du village, qui passe son temps à bavarder avec les morts. Les sujets les plus graves, le racisme (le village rejette violemment les intrus), la mort (celle de Bastien le forgeron racontée crûment mais sobrement), le trouble à l'approche de la puberté, le pressentiment exalté et inquiet de l'amour. Comme la petite Douce des Baux, comme le Philippe d'Avignon, l'héroïne devient "l'Ariane de la nuit, prisonnière des songes et des morts, dont les hommes n'apercevaient que la face émergée". Et le récit campagnard et bonhomme s'enflamme fréquemment et naturellement jusqu'à la plus haute poésie.

Jean Séverin
**UNE VIE
peuplée
D'ENFANTS**



UNE VIE PEUPÉE D'ENFANTS

En Michel
- Marguerite PERKIN,
En Diderot,
avec l'ami
fiable
et le vieux
+
Jean Séverin

Désormais, Jean Séverin va se consacrer à des romans historiques pour la jeunesse, d'ambition plus modeste : *Le Soleil d'Olympe*, *Vercingétorix*, *Vauban ingénieur du roi...* qui rencontrèrent un réel succès dans la collection "Plein vent" de Robert Laffont. *L'Étoile des Baux* y fut aussi reprise. Surtout, il rédige ce monument qui tient à la fois de l'autobiographie (dans sa première partie) et du traité d'éducation (dans les deux autres), *Une Vie peuplée d'enfants* (1981). Le livre, préfacé par Pierre Emmanuel, reçut le grand prix de littérature catholique, remis à Jean Séverin par l'académicien Maurice Schumann dans les salons du Sénat. Moment de gloire dont je garde un souvenir ému.

C'est un livre magistral, peut-être son plus beau livre, riche de toute l'expérience d'une vie que le tragique n'a pas épargné : les chapitres évoquant la terrible maladie nerveuse qui l'a condamné à quatre ans de réclusion et l'accident mortel de son fils Jean-François sont vraiment bouleversants et, paradoxalement, le renoncement aux voiles de la fiction se traduit par un style beaucoup plus sobre et pudique. La profondeur de la réflexion, la passion éducatrice jamais lassée, la sérénité de l'âge mûr, l'ardeur d'une foi qui parvient à surmonter les plus

rudes épreuves, en font un document humain d'une valeur inestimable, sans que l'expression perde rien de sa tension, son élégance, sa charge émotive. Un livre qui, en ces temps d'interrogations angoissées sur les échecs et les incertitudes de l'école, n'a rien perdu de son acuité et de son actualité.

Qu'on me permette, pour finir, d'en citer ces quelques lignes, demeurées si pertinentes : "*Le plaisir risque de détrôner la joie ; la réussite, l'accomplissement; l'égoïsme, la générosité. La sécurité prime l'effort et nous marchons vers une nation en carte qui fera le trottoir devant l'État providence et les stations-service. La consommation nous fait de l'œil à chaque carrefour. Monde au cœur sec, au ventre plein, quand des millions d'enfants meurent positivement de faim et tournent vers nous, du fond de leur nuit, leur regard insoutenable.(...) La jeunesse a des passions plus que des goûts, des affirmations plus que des idées. Elle joue à l'homme sans apprentissage. À l'immaturation de l'esprit répond une fausse expérience du cœur et des sens". Constat pessimiste, inquiet plutôt, dont chaque mot frappe par sa justesse, mais qui ne l'empêchait pas de conclure, tant était forte sa confiance en l'éducation " *J'ai foi dans la jeunesse de ce temps* ".*

Jean-Noël SEGRESTAA

